

LA SOCIÉTÉ

# ANGELA BEHELLE

## Mission Azerty





# Mission Azerty

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**LA SOCIÉTÉ**

Qui de nous deux ?

*N° 10463*

Mission Azerty

*N° 10578*

À votre service !

*N° 10732*

La gardienne de l'oméga

*N° 10940*

L'inspiration d'Émeraude

*N° 11246*

La fille du Boudoir

*N° 11248*

Sur la gamme

*N° 11430*

Le premier pas

*N° 11756*

Secrets diplomatiques

*N° 11757*

Paris-New York

*N° 11758*

**Voisin, voisine**

**Demandez-moi la lune !**

**Les terres du Dalahar**

*Aux Éditions Pygmalion*

**Le caméléon**

ANGELA  
**BEHELLE**

LA SOCIÉTÉ - TOME 2

**Mission Azerty**





Ligne 6, Charles de Gaulle Étoile, je regarde le plan, dubitative. De la rue de Tolbiac en prenant « Place d'Italie », dix-neuf stations. Pas la mer à boire, mais bon !

Je réajuste les écouteurs du MP3 dans mes oreilles et je dévale les escaliers. Octobre est déjà là, la rentrée a eu lieu pour tout le monde et ça se voit. Le métro a retrouvé son affluence des jours de semaine laborieux.

Je bénéficie néanmoins d'une place assise, à côté d'une vieille dame qui tient fébrilement son sac à deux mains contre sa poitrine. *Un portrait de Norman Rockwell*, c'est tout à fait ça !

Je réprime mon sourire au cas où le grand type en face de moi croirait qu'il lui est destiné. Plus sérieusement, je réfléchis à quelques phrases de circonstance comme on nous l'enseigne dans mon école de journalisme. Soigner sa présentation et son vocabulaire peut s'avérer précieux. Même si ma tante m'a assuré que le monsieur chez qui je me rends est aimable, je ne perds pas de vue qu'il est de la génération d'avant, celle qui ne pardonnerait pas un écart de langage.

Je consulte ma montre, 16 h 40. La ponctualité doit être une autre des qualités qu'un homme comme lui apprécie.

Ma voisine se lève et m'adresse un sourire d'excuse en me passant devant. Je lui inspire visiblement confiance et sympathie, je ne peux pas faire autrement que la saluer pareillement, elle est trop mignonne. Elle me rappelle ma grand-mère, du moins celle que j'aurais aimé connaître. Je n'ai pas eu cette chance, ni d'un côté, ni de l'autre. Alors ma grand-mère était formidable, un mélange de toutes celles que mon imagination concevait au gré de mes humeurs de petite fille. Ma mère parle beaucoup de la sienne, mon père jamais. C'est sans doute la sienne que je préfère, celle dont on a tout à découvrir.

La rame s'immobilise, station Cambronne. Ma grand-mère est remplacée par une bonne femme au parfum douteux, nettement moins agréable à fréquenter. Mon odorat sensible ne se résout pas à le supporter et je cède volontiers ma place à une autre dame âgée qui lorgnait dessus ; une pas sympa celle-là, le menton en galoche et l'œil d'une gallinacée. Ce n'est pas franchement un cadeau que je lui fais mais comme elle ne m'en remercie pas non plus, mes scrupules s'envolent.

Tandis que nous sommes ballottés par un conducteur qui prend sa rame pour une Formule 1, mon reflet dans la vitre me permet de vérifier discrètement l'état de ma coiffure. Ça va ! Du moins, je le pense.

Pour l'occasion, j'ai attaché mes longs cheveux châains en un chignon informe, je me suis



maquillée un peu et j'ai évité le jean au profit d'un pantalon plus classe. D'ordinaire, je ne prends pas un soin particulier de mon allure. Je privilégie les tenues qui me permettent de galoper dans les couloirs du métro et de l'école sans risquer de me tordre les chevilles, comme il m'est arrivé plusieurs fois aujourd'hui avec les escarpins que j'ai choisis. J'aurais pu prévoir d'emporter une paire de chaussures dans mon sac, je n'y ai pas pensé. Tant pis !

Ce matin, observateur comme tout journaliste se doit de l'être, mon prof de travaux pratiques a considéré mon effort vestimentaire comme une volonté de m'affirmer. Il m'a donc propulsé devant la caméra pour ma première interview télé.

Quant à ma copine Marion, elle m'a fait subir un véritable interrogatoire. Elle pensait à juste titre que j'avais un rendez-vous important. Elle se trompait seulement sur l'âge et les fonctions du gars. Je ne vais pas, le cœur battant et l'œil humide, retrouver l'homme de ma vie ; je vais, le souffle court et l'équilibre précaire, rencontrer mon éventuel futur employeur.

Cette deuxième année à l'école de journalisme après un BTS de secrétariat trilingue a anéanti mes réserves financières. Refusant par fierté l'aide de mes parents, je suis dans l'obligation de trouver un travail pour pouvoir régler les frais de scolarité et mon loyer.

Payer quatre cents euros pour un misérable studio au sixième étage sans ascenseur à plus d'une heure et demie de transport de l'école est certes insensé, mais je n'ai guère le choix, les loyers dans Paris sont exorbitants. Sans parler

de sortir, de manger, de me vêtir ou du prix de ma carte orange. Un vrai luxe !

J'ai réussi à tenir jusque-là sur les fonds que j'ai accumulés grâce à mes jobs d'été mais ceux-ci s'avèrent insuffisants pour un deuxième round. N'ayant sur la semaine qu'une petite vingtaine d'heures de cours, je peux largement me trouver un emploi qui me sauverait la mise.

Si je repousse l'aide pécuniaire de mes parents, je ne fais pas de même avec leurs conseils. Je ne suis pas stupide au point de croire que je suis de taille à me débrouiller tout le temps toute seule. Aussi, lorsque ma mère a parlé de mes recherches à sa sœur et que cette dernière a évoqué son propre patron, je n'ai pas fait la fine bouche.

Depuis dix ans environ, ma tante Laurence est employée chez un monsieur assez fortuné pour vivre très confortablement avec son personnel dans un hôtel particulier près de l'avenue Foch. Pour une provinciale comme moi, l'avenue Foch c'est, avec la rue de la Paix, *the* carte à avoir au Monopoly. J'ai été d'emblée impressionnée.

Laurence m'a expliqué que cet homme recherche une dactylo pour taper des notes quelques heures par semaine. Considérant l'inquiétude de ma mère, elle s'est permis de lui proposer ma candidature et il a accepté de me recevoir. C'est pour cette raison unique que je me suis empressée de corriger ma mise un peu trop cool et que je cavale en talons dans les couloirs du métro.

J'arrive après 40 minutes de trajet devant l'adresse indiquée sur un bout de papier. Je

prends une inspiration et presse le bouton de la sonnette. Un homme d'une cinquantaine d'années, en tenue de travail, vient m'ouvrir la grille. Il m'adresse un sourire avenant. Je me hâte de préciser.

— Bonjour, je suis Hermine Dalambray. J'ai rendez-vous avec M. Peyriac.

— Oui, entrez, dit-il joyeusement. Je suis Bernard, le jardinier. Laurence m'a averti que vous alliez arriver. Suivez-moi, je vais vous conduire à votre tante.

Je respire mieux. J'avais craint un abord glacial et guindé mais ce Bernard est une heureuse surprise. Je le suis dans l'allée gravillonnée en regrettant mes baskets : mes talons sont un supplice dans ces cailloux gris et ma démarche doit être celle d'un canard.

Il me fait passer par l'arrière de la maison et m'ouvre une porte ; dès le seuil franchi, je reconnais le timbre haut perché de ma chère tante. Laurence n'était pas censée travailler aujourd'hui, mais exceptionnellement, elle a tenu à être là. Elle me lorgne avec admiration.

— Mina, si ta mère te voyait, se moque-t-elle gentiment. Elle croirait que tu lui caches un fiancé.

— Ça ne va pas, je grimace, sceptique. J'en ai trop fait ?

— Non, au contraire ! Viens, je vais te conduire auprès de M. Peyriac.

Nous empruntons une enfilade de pièces superbement meublées et Laurence frappe à la porte de ce que je devine être le bureau du maître des lieux. Une voix grave et nette nous prie d'entrer. Laurence me pousse à l'intérieur

et s'en va sans même faire les présentations. J'en suis quitte pour me débrouiller seule.

Paul Peyriac est assis à son bureau ; un bureau comme j'ai toujours rêvé d'en avoir, un magnifique meuble en bois sur lequel trône une lampe en laiton. De grandes fenêtres laissent pénétrer la lumière en abondance. À l'extérieur, la vue se perd dans les grands arbres d'un jardin. Les murs ne sont qu'une bibliothèque, remplie de livres par centaines, par milliers peut-être. Quoi de plus normal pour un éditeur ?

Il me laisse le temps d'appréhender l'endroit puis se lève et vient vers moi. Il est grand et encore très fringant pour un retraité. Laurence m'a dit qu'il avait soixante-sept ans, je l'aurais volontiers rajeuni. Il a les cheveux grisonnants et quelques rides d'expression, mais sa prestance est impressionnante. Il est du genre racé, comme on dit.

Il me tend la main en m'hypnotisant de son regard bleu acier. Je ne sais pas pourquoi mais je m'y attendais. J'encaisse aussi sans broncher la poignée de main vigoureuse qui me comprime les doigts.

— Bonjour, monsieur Peyriac, je suis Mina Dalambray.

Il sourit d'un air narquois, il a noté la différence dans la présentation.

— Bonjour, mademoiselle Dalambray. Votre tante m'a vanté vos mérites, mais je constate qu'elle m'a caché que vous étiez aussi jolie que brillante.

— Je suppose qu'elle s'est efforcée d'être aussi objective que possible pour éviter de paraître vous influencer.

Il apprécie ma réponse, un éclair malicieux allume le regard qu'il fixe toujours sur moi.

— D'où vous est venu le prénom Hermine ? dégainé-t-il d'un ton joueur.

— Ma mère est nostalgique d'une autre époque.

Il hoche la tête d'un air approbateur, les lèvres pincées.

— Votre prénom m'a séduit. J'ai cependant le sentiment que vous ne l'appréciez pas de la même façon.

— Il me vaut souvent des commentaires pas forcément aussi élogieux que le vôtre.

Je dégainé aussi vite que lui, il sourit.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans.

— Et pourquoi Mina ?

— Bram Stoker, je répons du tac au tac.

Il esquisse un sourire et va vers sa bibliothèque dont il tire un exemplaire de *Dracula* impeccable, contrairement au mien, tout corné. Pour la peine, c'est moi qui en suis baba.

— Vous aimez ce genre d'histoires ? demande-t-il en levant un sourcil.

— J'ai un faible pour les méchants, dis-je en regrettant déjà de m'être laissée aller à cette confiance emportée. Quoi qu'il en soit, je préfère qu'on m'appelle Mina.

— Dois-je comprendre que vous m'y obligez ?

— Si vous souhaitez que je vous réponde, oui !

Cette fois, Paul Peyriac éclate d'un rire sonore. Il regagne son bureau, s'assoit et me fait signe d'en faire autant. Je me cale au fond du fauteuil en face de lui et je croise les jambes. Il

m'observe en silence durant quelques secondes. Je me sens un peu nerveuse tout à coup.

— J'ai déjà reçu quelques candidates pour ce travail, reprend-il. Aucune n'a eu le culot de me parler avec autant d'effronterie que vous. Aucune n'avait votre charme non plus.

Sa remarque m'inspire un sentiment résolument féministe.

— Est-ce un critère de sélection ?

— Mina, répond-il en insistant ironiquement sur mon prénom. J'ai l'intention d'employer ma nouvelle secrétaire quatre heures par jour, trois fois par semaine. Pourquoi voudriez-vous que je m'inflige le spectacle désolant d'une fille laide si je peux profiter des charmes d'une jeune femme agréable à regarder ?

Il marque incontestablement un point, lui-même n'étant pas désagréable à regarder. Il encaisse mon approbation avec un triomphe modeste.

— Est-ce que ce rythme de travail serait compatible avec vos études ? s'inquiète-t-il.

— Il le faudra, je n'ai pas le choix. Maintenez-vous les conditions de salaire dont m'a parlé Laurence ?

Il arbore un petit sourire en coin qui accentue les rides de son visage, il me plaît beaucoup ainsi. Jeune, il devait être à tomber. Paul Peyriac est séduisant et il le sait.

— Vous avez décidément toutes les qualités, chère demoiselle. Vous allez toujours droit au but de cette façon ?

— Dois-je m'en excuser ?

Ma réplique cinglante l'amuse.

— Non... bien sûr que non, mais j'aimerais que vous me répondiez.

Je cède, un peu déconcertée par son obstination à me décortiquer.

— Mes parents m'ont souvent exhortée à plus de tact et de politesse. Mes profs trouvent, au contraire, que c'est une qualité professionnelle d'être incisive.

Paul Peyriac approuve de la tête mais ne relâche pas son regard.

— Et vous ? Comment ressentez-vous cela ?

— J'avoue que mon éducation me donne parfois des scrupules mais, en règle générale, je ne lutte pas contre un penchant qui m'est naturel. Jusqu'ici, je dois dire que ce « défaut » me sert.

— Vous avez entièrement raison, déclare-t-il. Je compte d'ailleurs sur ce gros défaut pour m'aider moi aussi.

Je le dévisage en comprenant que c'est son accord que je viens d'obtenir.

— Vous aider comment ?

— J'ai commencé à rédiger ces quelques notes, m'explique-t-il en désignant les papiers épars sur lesquels il est appuyé. Mais je crains d'être meilleur éditeur que très bon écrivain. J'envisage de recommencer d'une autre manière et vous venez de me fournir une excellente opportunité.

— Moi ?

— Vous allez reprendre mes notes, elles vous donneront suffisamment de matériau pour vous faire une première idée, puis nous travaillerons ensemble sous la forme d'une interview que vous aurez préparée. De cette façon, je suis

certain que je ne passerai pas à côté d'éléments essentiels.

Il se cale dans son fauteuil et attend mon opinion. Je ne manque pas de lui dire ce que j'en pense d'une voix posée, dénuée de toute ambiguïté.

— Nous nous éloignons sensiblement du secrétariat de base et cela exige de ma part une plus grande implication.

— J'en suis tout à fait conscient, sourit-il. Aussi vous paierai-je à hauteur de ce que vaudra votre travail. On ne rémunère pas une journaliste comme une dactylo occasionnelle.

Je l'observe d'un œil méfiant. Il joue sur toutes les cordes de la séduction. En ce moment, j'ai l'impression d'être un cobaye de laboratoire. C'est plus fort que moi, ma question fuse.

— Ai-je l'air aussi cupide ?

— Ne vous méprenez pas, je ne suis pas un mécène et si je vous fais cette proposition, c'est d'abord parce que j'en éprouve le besoin et que vous m'offrez la perspective de parvenir à ce que je souhaite. Si je vous ai choquée, vous m'en voyez désolé.

Je fronce les sourcils en me levant du fauteuil pour lui faire face.

— Je ne suis pas choquée et j'apprécie la confiance que vous m'accordez sans même savoir ce que je vaudrais vraiment. J'accepte votre proposition, je tâcherai de m'organiser de mon mieux.

— Je n'en attendais pas moins de vous. Cela dit, je sais parfaitement ce que vous valez en tant que journaliste. Vous semblez oublier que mon métier noue des relations dans tous les



milieux. Quand votre tante a évoqué votre candidature, j'ai recueilli l'avis d'un de mes amis. Vous devez le connaître, Mathieu Deshamel.

J'ouvre la bouche, je la referme aussitôt. J'aurais dû y penser, pauvre idiot que je suis ! Qu'un éditeur comme Paul Peyriac connaisse le directeur d'une célèbre école de journalisme, qu'y a-t-il de si exceptionnel ?

— Vous enquêtez souvent sur les gens que vous employez ?

Ma question n'est pas mordante, juste emplie d'une curiosité admirative.

— Je suis un homme prudent. J'aime pouvoir faire confiance aux gens qui m'entourent. Cette précaution m'a souvent été utile, répond-il en m'observant. Voulez-vous savoir ce que pense de vous votre directeur ?

— Je suppose que s'il vous avait dit que j'étais nulle, vous ne m'auriez pas proposé ce travail.

Il penche la tête et se tait. Bien sûr qu'il ne me le dira pas !

Cet homme est un chasseur-né, il a un instinct de fauve et en l'occurrence, je suis sa proie. S'il pense m'intimider, il se trompe sur toute la ligne. Je ne suis pas du genre impressionnable. J'ai toujours eu un goût pour le danger, allant jusqu'à la provocation. Enfant déjà, je faisais peur à mes parents tant j'étais intrépide. Je n'attends donc rien de Paul Peyriac, l'information, je l'ai déjà. Je désigne les notes manuscrites sur son bureau.

— Sont-elles toutes là ?

Il jubile intérieurement, ma résistance l'étonne. La chasse n'en est que plus excitante sûrement.

— Non, ce ne sont que celles que j'ai rédigées en vous attendant. Une sorte de résumé du personnage. Les autres ne nous seront utiles qu'en cas de défaillance de ma mémoire.

Je suis bonne joueuse, je lui offre un petit point en prenant un air faussement scandalisé.

— Vous n'êtes pas un homme à qui la mémoire semble faire défaut.

Il n'est pas dupe de ma remarque rassurante. Il sait très bien à quoi s'en tenir à son propre sujet.

— Vous n'êtes pas une femme à se laisser berner, admet-il. Je crois que nous allons très bien nous entendre.

J'apprécie le terme de « femme », ça me change de « nana », « fille » ou « gonzesse ». Je me hisse dans l'échelle de valeurs et mon ego en est flatté. Je le laisse cependant mariner, j'élude la question pour ne m'attacher qu'aux détails techniques.

— Avez-vous Internet ? Une adresse mail ?

Il fronce les sourcils et croise les bras sur sa poitrine.

— J'ai fait installer Internet pour faire plaisir à mon petit-fils mais j'avoue que je n'aime guère les ordinateurs. Je suis un homme de livre, de papier et d'encre, Mina. Je suis conscient d'être trop largement démodé mais je ne peux me résoudre à céder tout à fait à la modernité.

— Vous ne me paraissez pourtant pas rétrograde.

Il émet un petit rire et son regard pétille.

— Je ne demande qu'à apprendre et je compte sur vous pour m'y aider, si vous voulez bien.

— Volontiers.

— Ceci dit, pour cette tâche, je vous rémunérerai différemment, prévient-il très sérieusement.

— Je vous écoute.

— Je serai votre élève studieux et attentif, à condition que vous deveniez la mienne. Je vous assure que vous aurez tout à y gagner pour votre future profession.

Inutile de réfléchir très longtemps pour savoir qu'il a raison. J'accepte sans réserve. Il s'en réjouit et me tend la main. Tandis qu'il garde mes doigts serrés dans sa poigne de fer, son regard bleu intense fouille le mien.

— Je vous attends lundi après-midi.

Je soutiens cet examen inquisiteur et lui souris.

— Je serai là à 14 heures, vous pouvez compter sur moi.

Il me relâche et me donne le dossier dans lequel il a rangé ses notes. Je le fourre dans mon sac et il me raccompagne jusqu'à la porte de son bureau.

— Votre tante doit s'impatienter à la cuisine, je vous laisse la rejoindre. Je m'attends à un service impeccable de sa part pour les dix prochaines semaines au moins, plaisante-t-il.

— Je m'attends moi à bien pire. Elle va me rappeler durant des années combien je lui suis redevable de ce rendez-vous. Vous ignorez à quoi ressemblent les réveillons de Noël à la maison.

Ma réplique le fait rire encore.

— Vous me le raconterez en détail, j'ai très envie de l'entendre.

— Je ne suis pas là pour parler de moi.

— L'un n'empêche pas l'autre, assure-t-il.

— À lundi, monsieur Peyriac !

Je n'aime pas cette impression que j'ai de m'enfuir. Il gagne trop facilement la partie.

— À lundi, Hermine, répond-il, conscient d'être le vainqueur.

\*

\* \*

Je pousse un soupir exaspéré. Depuis des heures, j'essaie de formuler un schéma type d'interview comme on nous l'a enseigné en cours mais les occupants de la chambre voisine me rendent folle.

Ils sont quatre : la mère, le père, une fillette de cinq ou six ans et un garçon encore plus jeune. Ils sont arrivés il y a dix jours en remplacement d'une vieille dame que sa famille a décidé de placer en maison de retraite. J'ignore de quel pays ils viennent, ils ne parlent pas un mot de français, leurs tenues sont exotiques et ils s'entassent dans une chambre de douze mètres carrés à tout casser.

Je subis les hurlements des gosses que personne ne songe à faire taire, la télé qui beugle jusqu'à une heure très avancée de la nuit, les odeurs grasses de cuisine et ce que je pensais être des disputes entre les époux pour m'apercevoir, au bout d'un certain temps, que c'est leur façon unique de s'exprimer.

Incapable de me concentrer, je mets les notes de Paul Peyriac dans mon sac et décroche mon téléphone. Marion ne répond pas, je fulmine.

Nouvelle tentative, nouvel échec.

La gamine d'à côté pousse un hurlement qui me hérissé le poil. Tant pis, n'importe quoi, mais plus ça ! Je choisis un autre numéro dans mon répertoire. Cette fois, mon interlocuteur décroche. Je ne lui laisse pas deux secondes avant d'attaquer.

— Alain, c'est Mina, j'aurais besoin d'un service.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? répond-il, un sourire dans la voix.

— Tu pourrais m'offrir l'asile pour cette nuit ?

— Tu t'es fait jeter de ton squat ? se marret-il.

— Je ne me suis pas fait jeter mais tu as raison sur le terme de squat.

Un nouveau hurlement et des bruits sourds parviennent jusqu'aux oreilles de mon ami.

— On égorge quelqu'un chez toi ?

— Je n'en peux plus, je n'arrive pas à bosser. Je peux venir ?

— Pas de problème, princesse, tu sais que tu es toujours la bienvenue dans mon lit.

Je pousse un soupir, je l'entends rire.

— Alain, j'ai vraiment besoin de bosser, c'est sérieux.

— Je plaisante, je déplierai le canapé.

Ce recul purement stratégique ne me leurre pas. Je sais qu'il essaiera encore, Alain est du genre obstiné. Mais qu'importe, si je peux m'enfuir d'ici.

Je prends en rafale un tee-shirt en guise de chemise de nuit, des sous-vêtements propres, un pull et ma trousse de toilette avant de dégringoler mes six étages.

En ce vendredi soir, j'ai l'impression que tous les habitants du quartier se sont donné rendez-vous en bas de chez moi. Ça crie, ça gesticule, ça observe aussi parfois d'une façon qui me colle la chair de poule. Ici, l'intruse, c'est moi.

Je n'ai pas eu le temps de frapper à la porte, Alain ouvre déjà. Il est torse nu et les cheveux mouillés. Il arbore un grand sourire et apprécie mon regard sur son physique de sportif. Nul doute que c'était largement prémédité. Je reste penaude sur le palier. Il me tire par le poignet et referme derrière moi.

Rien n'a changé dans son petit appartement. Je me souviens très exactement de chaque chose, des photos sur le mur au-dessus de son bureau. J'avais pourtant juré de ne plus remettre les pieds ici. Quelle belle résolution !

Alain et moi avons eu une très brève liaison. Quand je dis brève, elle n'a pas dépassé les trois semaines. C'était au tout début de la première année de journalisme. Lui et moi arrivions de notre province et nous étions aussi paumés l'un que l'autre. Nous nous sommes mutuellement réconfortés jusqu'à ce que nous ayons suffisamment pris nos marques.

Nous avons épuisé son stock de préservatifs avant de décider d'un commun accord de ne pas le renouveler ensemble. Cela dit, nous sommes restés très amis et il m'a généreusement offert son aide au cas où. Et le cas où, c'est maintenant.

Il me chipe mon sac des mains et l'envoie balader dans un coin.

— Hé, je proteste, y a mon ordinateur là-dedans !

Il se marre, se sèche la nuque avec sa serviette et part vers la minuscule cuisine.

— Tu veux boire quelque chose ? demande-t-il.

— Qu'est-ce que tu me proposes ?

— Bière, soda, flotte, vin blanc, si ça te chante.

— De l'eau, ça m'ira très bien.

— Plate ou gazeuse ?

Je le rejoins dans la kitchenette où il attend ma réponse, appuyé négligemment sur la porte ouverte du frigo.

— Gazeuse.

Lui s'octroie un soda. Il me reluque d'un air prudent. Je suis une pile électrique.

— Tu devrais changer d'endroit, déclare-t-il à juste titre. Ça n'est pas vivable ton truc.

— Je sais, mais je n'ai pas les moyens de m'offrir un appart comme le tien.

Il ne prend pas mal ma repartie, il sait qu'il a de la chance d'avoir des parents aux moyens financiers considérables.

— Je suis sûr que tu pourrais trouver un truc moins minable pour le même prix à Paris même, insiste-t-il. Si tu veux, on peut chercher.

Sa sollicitude me touche. J'élimine mes derniers scrupules.

— Ça ne te dérange pas pour ce soir ? Tu es sûr ?

Il se redresse et ouvre les bras.

— Tu sais bien que non. J'avais rien de prévu, de toute façon.

Je le regarde, sceptique.

— Et Fanny ?

J'avance sur des œufs, je connais bien Alain. Le beau mec cache une vraie sensibilité sous ses sourires de séducteur. Il passe ses doigts dans ses cheveux châains aux boucles souples et grimace avant de me sourire.

— Fanny est rentrée chez ses parents. Elle a décidé qu'elle n'était pas faite pour les études de vétérinaire.

J'ai une moue désapprobatrice qui le fait marrer.

— Célibataire alors ?

— Encore une fois, lance-t-il bravement. Et toi ?

— Toujours.

— Mina, soupire-t-il en posant son bras sur mes épaules. Je crois que tu te méfies trop des mecs. Tu vas finir vieille fille si tu continues.

— Pas le temps, pas envie, pas besoin !

Je résume, il pige et rit encore.

— Et le sexe dans tout ça ? interroge-t-il. Tu vas te dessécher.

Je hausse les épaules et je me dégage de son bras. Il me suit dans le séjour où je récupère mon sac en faisant mine de rien.

— T'as pas baisé depuis moi ? demande-t-il, trop perspicace.

Là, il m'agace, mais je ne suis pas en position de le rembarrer au risque de perdre mon seul abri pour le week-end.

— Ben non, j'avoue sèchement. Mais rassure-toi, je survis très bien.

J'ai beau ironiser, mon ventre s'enflamme comme pour me punir. Alain est à moitié nu, à deux pas de moi. Il sent bon, ses muscles se des-



sinent sous sa peau mate. Et je n'ai pas baisé depuis plus d'un an !

S'il m'arrive certains soirs de soulager moi-même le manque, je n'y trouve qu'un substitut frustrant au possible. Sans être particulièrement « chaude », j'avoue sans honte que j'aime le plaisir et que ce garçon a su m'en donner. Il flaire, il devine, il approche et me prive de nouveau de mon sac.

— Arrête une minute, nous devons discuter sérieusement.

Je le dévisage d'un air sévère, je sens trop bien où cela va nous mener. Je me laisse pourtant déposséder. Il enroule ses bras autour de ma taille et j'ai la faiblesse de me troubler quand sa voix se fait plus sensuelle.

— Pourquoi est-ce que tu m'as appelé, moi ?

— Marion ne répondait pas.

Je me défends mollement. Je sens ses muscles saillants frémir sous mes paumes posées sur ses bras. Mon sang s'accélère dans mes veines. J'éprouve le besoin de me justifier.

— Je n'avais pas d'autre solution.

— Et si je n'avais pas été seul ?

— Je suppose que tu me l'aurais dit. Je me serais débrouillée autrement, quitte à squatter un bar jusqu'à la fermeture.

— Tu te trompes, Mina. Si je n'avais pas été seul, je me serais organisé pour le devenir.

Je le regarde, ahurie. Il ne sourit plus, ses yeux marron me scrutent intensément. Il caresse ma joue et je doute moins de ses motivations.

— Je ne suis pas venue... pour ça, je réfute d'une voix qui n'est pas aussi assurée que je le voudrais.

Alain glisse ses doigts dans mon cou et écarte le col de mon chemisier. Mon souffle devient plus court.

— Je n'ai jamais retrouvé avec les autres filles le même plaisir qu'avec toi, dit-il avec des accents de sincérité qui m'effraient un peu.

— Argument facile, je bredouille bêtement.

Il a presque gagné. Si mes sentiments pour lui ne sont plus ce qu'ils ont été, je sais ce qu'il vaut dans un lit et mes souvenirs enflamment douloureusement mon ventre. Je ne me bats que pour l'honneur. Après tout, c'est moi qui l'ai cherché.

Peut-être qu'au fond, ce n'est pas tout à fait un hasard si je suis ici. Je savais avant même de raccrocher que ça risquait de finir ainsi. Je devrais arrêter de me mentir à moi-même. Alain a raison, je suis gravement en manque. Il débou-tonne un peu plus mon corsage. Cette fois, je ne réagis pas.

— Dis-moi que tu n'en as pas envie, exige-t-il d'une voix suave en me devinant acquise.

— Ne sois pas idiot, je t'aurais déjà arrêté. Je veux juste que... tu ne croies pas à autre chose.

— Seulement des *sex-friends*, assure-t-il en souriant.

Il a pigé et ça me soulage. Il se penche sur moi et me renverse sur le canapé voisin. Sa langue force mes lèvres consentantes. Il fait sauter le bouton de mon jean et tire sur mon pantalon. Je dégrafe moi-même mon soutien-gorge. Nos gestes sont nerveux, maladroits à force d'être empressés. Il empoigne mes seins et je pousse un gémissement qui l'encourage. Il quitte alors ma bouche et prend possession de mes tétons

sensibles. Je suis impatiente, mon ventre crie famine. Je le veux, tout de suite !

— Déjà ? souffle-t-il entre mes seins quand je réclame.

— S'il te plaît, j'implore. Fort !

Alain se redresse, écarte fermement mes cuisses et me pénètre d'un coup. C'est puissant, la fin d'une souffrance, un soulagement sans pareil. Je me cambre pour lui offrir plus d'espace, pour qu'il me prenne tout entière. J'ondule comme une démente en manque pour satisfaire les besoins de mon corps. Je soupire, je gémis, je plaque mes mains sur ses fesses pour l'attirer plus loin, plus fort en moi.

— Mina, arrête ça, je vais jouir, menace-t-il d'une voix rauque.

J'obéis aussitôt.

— Laisse-moi faire, ma belle, suggère-t-il.

Il se coule sur moi en pesant de tout son poids. Ses mains soulèvent mon bassin et me soudent à lui. Ses coups de reins, jusque-là brutaux, ralentissent au point de me rendre folle.

— On dirait que tu aimes ça, constate-t-il en ne m'entendant plus respirer.

Mes doigts sont crispés sur ses bras, mes reins creusés, ma poitrine tendue. Je suis concentrée sur un seul point, je ne suis même pas capable de lui répondre. Il me donne un vigoureux coup de boutoir et je réagis.

— Fais-moi jouir... maintenant !

Ma voix est grave, enrouée, j'ordonne, il savoure. Sa queue fouille mon ventre avec plus d'ardeur, elle s'enfonce enfin au plus profond de moi pour ne plus bouger tout à coup. Alain a senti.

Il me contemple tandis que j'ouvre la bouche dans un cri muet et que je me cramponne sous l'irrésistible élan de mon corps. Il attend que mon orgasme se libère en un flot brûlant pour se déchaîner en un va-et-vient frénétique. Il rugit puis s'abat sur moi tandis que son sexe crache sa jouissance.

Je me rends compte, à ce moment-là seulement, que nous n'avons pris aucune précaution. Trop pressés l'un et l'autre, nous avons complètement zappé le préservatif. Furieuse, je le repousse brusquement alors qu'il me dévisage aussi étonné qu'incrédule.

— Merde Alain ! je crie. Est-ce que tu réalises ?

Il s'écarte et s'assoit à côté de moi, aussi tranquille que je trépigne.

— Arrête de flipper, Mina, tu n'as rien à craindre de moi.

Je le boufferais d'être aussi calme.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Il se marre et m'attire contre lui.

— C'est la première fois que je baise sans capote, s'esclaffe-t-il, comme surpris lui-même.

Je me débats de ses bras et je m'agenouille face à lui. Je scrute son regard pour savoir s'il me dit ou non la vérité.

— Et putain, qu'est-ce que c'est bon, ajoute-t-il en souriant.

— Et moi, tu me fais confiance à ce point-là ?

— Faut croire que oui, dit-il en m'observant à son tour. À moins que tu ne m'aies menti.

Je baisse le nez. Non, je n'ai pas menti. Pas d'autre que lui et la pilule depuis longtemps, rien

à craindre de mon côté. Je m'apaise. D'ailleurs, tout mon corps est apaisé.

Il m'ouvre les bras et je me réfugie contre son épaule. Il ferme les yeux et renverse la tête sur le dossier du canapé. Il a l'air détendu et content. Ma curiosité l'emporte et des accents de rire teintent ma voix.

— C'était si différent ?

Il répond « oui », sans bouger. Il ne veut rien d'autre que profiter de ces quelques minutes qui succèdent au plaisir et dont je l'ai privé par ma réaction farouche. Je me tais et me laisse aller à mon tour à une douce somnolence.

\*

\* \*

Mon portable me tire du sommeil à 8 heures comme je l'avais programmé. Je m'étire dans tous les sens, j'ai l'impression d'avoir fait une séance de gym. Je dois être sérieusement rouillée.

Une bonne odeur de café frais flotte déjà dans l'air et j'entends le bruit de la douche. Il me faut quelques secondes pour remettre bout à bout les événements de la veille. Après avoir mis ma libido à jour, Alain a commandé deux pizzas et nous avons dîné en bavardant comme des vieux copains. Puis il a installé le clic-clac et nous avons dormi, lui dans son lit, moi dans le canapé.

Je n'ai pas du tout bossé comme j'en avais l'intention mais ce matin, j'ai bizarrement les idées extrêmement claires. Je me lève d'un bond et vais me servir un café. Alain sort nu de sa

douche, il est encore trempé quand il vient m'embrasser sur la joue. Je le repousse en riant.

— Bien dormi ? demande-t-il.

— Comme un bébé. Et toi ?

— Génial !

Son sourire s'étire jusqu'aux oreilles, je le crois sur parole.

— Café ?

— Ouais, je file m'habiller, j'ai un match de tennis dans une demi-heure, explique-t-il en s'enfuyant vers sa chambre.

Je verse son café et j'attends qu'il revienne. Il l'avale en deux traits là où je prends des plombs pour siroter le mien.

— Tu es ici chez toi, tu pourras bosser peinarde. Je te laisse le double des clés au cas où tu voudrais sortir.

Il est joyeux, j'ai la vague impression que ma présence lui plaît. Je le remercie et le regarde partir, son sac sur l'épaule. Il me lance un petit baiser de la main avant de refermer la porte derrière lui. Je finis mon café et je me secoue. Je ne suis pas venue ici pour me la couler douce.

Après la douche et les biscottes, je m'installe confortablement derrière mon ordinateur. Je sais désormais ce que j'ai à faire. Je sors les notes de Paul Peyriac et je commence à les retaper dans l'ordre.

Dès les premières lignes, je me retrouve dans l'ambiance de son bureau. Il écrit net, juste, trouve des mots puissants qui lui ressemblent. Il a choisi de démarrer son récit à ses tout débuts, aux côtés de son père, dans l'imprimerie artisanale que ce dernier tenait en plein Paris.

De son enfance assez joyeuse, il ne fait qu'évoquer sa naissance à la fin de la guerre, ses parents, leurs trois enfants, ses deux sœurs et lui : le fils, le successeur. De choix, Paul Peyriac n'en a pas eu, il voulait devenir professeur de philosophie ou de français, il voulait vivre autrement les livres qu'il voyait dans l'atelier de son père.

Lorsque mai 68 a soufflé son vent de liberté, Paul Peyriac était déjà entré dans le rang. Son père s'était brusquement éteint d'une crise cardiaque. Il a fallu faire vivre sa mère, ses sœurs. Il a retroussé ses manches, insufflé sa jeunesse et son énergie à l'imprimerie familiale et embauché les filles.

De sa rencontre avec celle qui allait devenir son épouse, il ne parle presque pas. Elle débarque dans ses notes et je le retrouve marié du jour au lendemain. J'apprends seulement que Béatrice Peyriac est née demoiselle de Domfort et que ses parents n'ont cédé à ce mariage en dessous de sa condition qu'au prix d'un vrai chantage de sa part.

C'est pourtant cette union avec Béatrice qui a bouleversé sa vie et donné l'impulsion à sa carrière. Paul fait aveu sans complexe de l'influence de sa femme grâce à qui il a quitté les rotatives bruyantes de son atelier pour un bureau chic et spacieux, et a pu assouvir sa passion pour les livres en nouant des liens étroits avec les écrivains qu'il admirait tant. Il évoque d'ailleurs longuement le célèbre Henri Valmur dont il est devenu l'éditeur en même temps qu'un ami intime.







10578

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SLK*  
*le 22 décembre 2013.*

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : décembre 2013.

EAN 9782290143810  
OTP L21EPLN001489N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*